

OCTOBRE 1965

LES ENFANTS DU PÈRE UBU

• SUITE DE LA PAGE 1

Dans la salle voisine plongée dans le noir, une boîte de fer bombarde de jets de lumières brusques, intermittents, féroces, un ballon rouge suspendu au plafond au bout d'un fil. Une glace déformante nous rappelle que ce genre de plaisanteries fleurit depuis des dizaines d'années, sans prétentions artistiques, à la Foire du Trône. De même que le siège voisin, formé d'une capsule de cuir posée sur un ressort. Non pas siège éjectable, mais siège éjecteur. Pour rire un peu, des fesses, au moins, sinon du cœur, je m'assieds. Instantanément je suis vidé. C'est de bonne guerre, à la Foire du Trône, dis-je. Mais depuis quand les farces et attrapes prétendent-elles à la dignité esthétique ? Je demande alors la Biennale du poil à gratter. Je réclame, en Sorbonne, des thèses sur les rapports

de l'être et de l'existence d'après le fluide glacial et l'omelette baveuse. J'exige le prix Nobel de littérature pour l'inventeur des boules puantes.

Un mobile dilate des lignes noires, en cercle, et les contracte, avec une cruauté si hallucinante que l'on doit fermer les yeux. La Biennale aurait-elle pour but d'augmenter le nombre des clients des ophtalmologistes et de stimuler le commerce des lunettes ?

Au stand suédois, je me repose en contemplant une espèce d'énorme haricot de bronze déprimé, sur ses flancs, comme par des trous d'oreilles. Un haricot à oreilles, géant, pour nourrir un régiment de sourds.

Un Yougoslave m'offre, sous le nom de sculpture, un ramassis de bouts de tôles, sur lesquels il a fixé des jeux de bâtonnets de fer, assemblés, çà et là, comme les tuyaux d'un pipeau.

Des machins, des trucs, des fourbis

L'excrément est d'ailleurs le grand triomphateur de la Biennale, comme il est naturel de la part des enfants du Père Ubu. Il forme la couleur de base de la plupart des toiles, découpées en carrés ou en rectangles et encadrés de lattes que l'on nomme ici, par dérision, « tableaux ». Il ne se répartit point d'ailleurs en tableaux abstraits ; l'abstrait recule. Il est censé représenter des choses, des machins, des trucs, des fourbis. Il évite soigneusement de ressem-

bler à quoi que ce soit de connu, d'imaginaire, d'inconnu, d'évoquer le moindre souvenir, la moindre idée, le moindre sentiment, la moindre vie présente sur cette planète ou dans d'autres, actuelles ou à venir, dans la sphère des dieux. Il fait le portrait de l'innommable, du pourri, du répugnant, du mesquin, du minable. Il se recourbe en conques marines, en alvéoles, en tresses, en torsades, en folioles. Il se ramifie en veinules, se gonfle en excroissances, se reproduit par

scissiparité, comme les amibes.

On se lasse de tout, même des meilleures choses. Aussi, parfois, alterne-t-il avec du vomi : les deux mamelles de la Biennale. Tous les deux s'entendent comme larrons en foire. Larrons foireux, par lesquels on n'aimerait pas se faire larronner, car on n'oserait pas les toucher avec des pin-cettes !

Ces deux compagnons peignent des fœtus, des simili-monstres expulsés du ventre de leur mère, des allusions de sexes, à fentes ou à pointes, genre tire-lire, ou clous de charpentier. Ils œuvrent dans le laborieux, le pesant, l'indigent, dans le hou ! fais-moi peur ! pour endives et impuissants de service.

J'ai une seconde d'espoir. Une cahute couleur saumon, de la teinte de la couverture de la **Revue des Deux Mondes**, s'intitule : **Abri anti-atomique**. C'est sans doute le seul que nous ayons en France. On va peut-être s'amuser. Je déchant vite. A l'intérieur, il y a un lavabo peint à la diarrhée, avec des tuyaux de bocks à injections. Il y a aussi quelques portraits déplorables, pareils à ceux des foires aux croûtes de Montmartre.

Je m'ennuie tant que je suis un jeune couple de visiteurs, pour étudier ses réactions. Quel dommage que je ne sois pas un cinéaste, porteur d'une caméra ! J'aurais filmé la mignonne, une sirène aux cheveux de lin, nordique, flexible, adorable. Elle s'ennuie si effroyablement qu'elle n'est plus qu'un immense bâillement. Elle bâille des cheveux, qui

pendent, comme ceux des noyés, du cou, qui se plie sur l'épaule, des yeux, qui implorent, des talons, qui se tordent, des jambes, qui ploient.

Enfin, la poésie !

En sortant, j'exigerai de la vie tout ce qui est conforme à la logique de la Biennale : des livres illisibles, des amis infréquentables, de la viande immangeable, des chaussures immettables, des vêtements importables, des femmes inconnaissables (au sens biblique), des trains qui déraillent, des bateaux qui coulent, des avions qui explosent.

Pour être franc, je dois pourtant reconnaître que j'ai vu une belle chose. Je tiens à la signaler. Le chef-d'œuvre de la Biennale ce sont les Toilettes. Par mégarde, je les ai prises d'abord pour une des salles de l'exposition. Avec soulagement j'y découvre des objets réels, fonctionnels, utiles. Le blanc de la cuvette me repose les yeux. Il me rappelle enfin que le blanc est la couleur des lis et des nuages. Enfin des choses vraies, vivantes, bienfaitantes, qui ont pitié des hommes et qui les rendent heureux ! Enfin la poésie du monde moderne ! Je demande aux organisateurs d'inscrire la dame des cabinets comme exposant numéro 1 et de lui donner le prix. Mais serai-je entendu ?

PAUL GUTH

...ture au sommet
...e ?
...est-il pas Offenbach ?
...ion : où est la recette pour
...ardot est
...Berriau s'étonna
...Delair chante de
...iles ; aucun critique
...Delair a rencontré de
...t un grand succès dans la
...sienne ? Peut-être Sandy
...est-il pas Offenbach ?
...ion : où est la recette pour
...e ?

61